Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 2 (1894)
Heft: 9

Artikel: Les guerres de Willmergen 1656-1712
Autor: Cart, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-4354

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

faite pour de nouveaux achats, afin de combler les vides, et le stock général se maintient toujours frais.

Chacun doit être sensible au caractère admirable de cette règlementation, puisqu'elle a sauvé les Genevois d'une quasi-famine en 1693, et de nouveau en 1709. Et ce n'est pas le seul avantage que les sujets en retirent ; car, comme leur territoire est exigu, si, une fois, les paysans des contrées voisines combinaient une hausse déraisonnable du prix du blé, les magistrats ouvriraient les greniers, et approvisionneraient la population, à un prix honnête et équitable, jusqu'à ce que leurs voisins fussent réduits à *(faire)* de meilleures conditions.

Sur les greniers publics est la devise : DITAT ET ALET.

(A suivre) H. MAYOR.

LES GUERRES DE WILLMERGEN 1656-1712.

Il y a des lieux qui semblent prédestinés à voir se reproduire, — à intervalles plus ou moins rapprochés, — des faits de même nature. C'est ainsi que le nom de Willmergen, qui n'a rien maintenant de belliqueux, réveille néanmoins le souvenir de luttes douloureuses entre des cantons confédérés. A moins de soixante ans d'intervalle, les champs qui entourent cette paisible petite ville argovienne ont été le théâtre de sanglants combats. C'est là qu'à deux époques, cependant très différentes, des Suisses — catholiques et protestants, — en sont venus aux mains et ont donné à ces guerres fratricides un caractère essentiellement confessionnel.

Il n'était point alors — et d'aucun côté — question de liberté religieuse, encore moins de liberté des cultes. Ce sont là des notions toutes modernes et point encore complètement acceptées partout en Europe. Un changement de religion entraînait la perte du droit de cité et la confiscation des biens par l'Etat. On ne s'arrêtait même pas toujours à ces mesures déjà suffisamment oppressives, et la vie courait des dangers auxquels il était souvent difficile d'échapper. La cause de la première guerre de Willmergen est de nature à servir ici de preuve. Et si d'autres éléments ont contribué à armer des Confédérés les uns contre les autres, la question confessionnelle, à elle seule, aurait suffi à amener le conflit qu'elle a rendu plus passionné et plus grave.

Notre intention n'est pas de refaire ici et en détail l'histoire des guerres de Willmergen, histoire qui a été déjà suffisamment retracée par des écrivains nationaux. Mais ayant mis la main sur de vieux documents ayant trait à ces épisodes de notre histoire, il nous a paru que nous pouvions les utiliser d'une manière intéressante pour les lecteurs de la *Revue historique vaudoise*. L'un de ces documents n'est du reste pas une pièce absolument inconnue, puisqu'elle émane du secrétaire du Conseil de Broug, Spillmann, qui avait été lui-même, comme il le raconte, « dans l'action dès le commencement jusqu'à la fin » de la première bataille de Willmergen. Cette relation, écrite en allemand, a été traduite de bonne heure en français. Nous ignorons si cette traduction a été imprimée, mais la pièce que nous avons entre les mains date certainement d'une époque fort reculée, comme

on s'en aperçoit facilement au style et à l'orthographe que nous conserverons dans les extraits que nous en ferons.

I

LA PREMIÈRE GUERRE DE WILLMERGEN

1656

La guerre des paysans une fois terminée (1653), on se livra en Suisse à l'étude de projets de reconstitution de la commune patrie, mais ces projets étaient presque aussitôt abandonnés que conçus et les vieilles haines en se réveillant firent promptement rentrer le pays dans l'ornière d'où il avait paru vouloir sortir. Les querelles recommencent entre catholiques et protestants. Les premiers renouvellent leurs alliances avec la maison de Savoie et l'évêque de Bâle ; ils confirment par serment leur union formée sous l'invocation de leur patron, Charles Borromée, et la Suisse catholique se vend au roi de France.

L'irritation des esprits allait croissant. Ici, laissons parler Spillmann : « Cette guerre, dit-il, a été suscitée par de fâcheuses calomnies et pour des Innovations qu'on a voulu faire dans les Bailliages Communs du Comté de Baden et de Thourgueur, et principalement au sujet d'une trentaine de personnes du Canton de Schwitz qui se rendirent à Zurich pour embrasser la Religion Réformée. » Complétons en quelques mots l'indication ci-dessus. C'est dans la nuit du 23 septembre 1655 que trente-six personnes d'Arth, au canton de Schwiz, se retirèrent sur terre de Zurich. C'étaient des partisans secrets de la Réforme et ils savaient qu'ils

allaient être arrêtés et punis. Ils cherchaient ainsi à échapper à un danger imminent en se mettant sous la protection du Canton de Zurich.

Spillmann continue : « L'Etat de Zurich demandoit à celui de Schwiz, en vertu des traités d'alliance, le relâchement des biens et effets des dittes personnes, qui se montoient à 1500 livres ; ce qui fut refusé tout à plat, avec menaces de châtier en corps et biens, non seulement les dittes personnes, au cas qu'on pût les apréhender, mais aussy tous ceux qui voudroient les imiter ; ensorte que plusieurs personnes qu'on soupçonnoit d'avoir prémédité de changer de religion furent emprisonnées et apliquées à la torture, et on en executa quelques-unes. Et Deplus les Cantons de Lucerne, Oury, Schwiz, Onderwalden, Zoug, fribourg, Soleure et Rode Intérieur du Canton d'Appenzel, furent en conférence le 3 octobre 1655 a Lucerne dans la grande Eglise, en deça de la Russe (Reuss), où ils jurèrent l'observation du fameux Traitté de Borromée, qui les engageoit de punir par le feu et par l'Epée ceux qui auroient changé de Religion ; Sur quoy les Cantons Reformez de Zurich, de Berne, de Glaris, de Basle, de Schaffhousen et de Rode Extérieur de Celuy d'Appenzel, convoquèrent plusieurs Diettes, dans lesquelles Ils demandèrent avec beaucoup d'Insistance la revocation de ce Traitté, qui étoit contraire à l'alliance Helvétique, et en même tems le relachement des predits biens, mais ce fut Inutilement. »

Ce que Spillmann ne dit pas, c'est que plusieurs des parents des réfugiés furent arrêtés, mis à la torture et envoyés à la mort. Une diète fédérale, tenue le 21 novembre 1655, fut sans résultat. Nulle entente ne fut possible : « Ce qui obligea, — ainsi

continue Spillmann, — le canton de Zurich à mettre une armée sur pied, sous les ordres du général Neübaum, avec laquelle et 1000 hommes du Canton de Schaffhousen, Il occupa les frontières, s'empara de Surzach, de Klingnau, de Kaiserstühl, de Renans (?) et de Frauenfeld. » C'est, en effet, aux premiers jours de janvier 1656, que Zurich attaqua brusquement. Le chiffre de ses troupes était de 18,000 hommes. On mit le siège devant Rapperschwyl. « Mais, dit Spillmann, comme Il souffroit beaucoup, tant par les sorties des assieges que par les attaques des ennemis du dehors, Il fut obligé d'en lever le siège au bout d'un mois. Sur quoy le Canton de Zurich donna le signal dont Il etoit convenu avec celuy de Berne, qui fit sonner l'alarme generale, assembla ses troupes, fit occuper les passages du côté de fribourg, de Soleure et de L'Entlibouch, sous les ordres de Mons. le Collonel Lerber, et fit marcher la grande armée dans l'Ergueur (Argovie) ; Elle s'assembla le 11 Janvier 1656, au dessous d'Ammersweil, du coté de Meyengrün et de Hecklinguen. Nous chassames L'ennemy du Meyengrün le 20e au soir, Et comme, a cause du grand froid, chacun alloit chercher du bois pour passer la nuit, ceux du pays de Vaud brulerent 23 maisons a Heckliguen et a Dottickon ; Le landemain a 9 heures, notre Compagnie fut commandée, pour aller a Melinguen, mais nous reçumes un Contr'ordre en chemin, et on nous fit marcher du coté de filmerguen, ou ceux du pays de Vaud avoient déja pris leur quartier ; La même nuit Ils mirent le feu a une maison ; Il la consuma et 11 ou 12 autres maisons avec, mais Il paroit qu'ils ne le firent pas a dessein, puisque 3 d'entreux restèrent dans lefeu. »

Spillmann ne fait pas jouer ici aux Vaudois un rôle bien glorieux. Berne avait dans ses troupes deux régiments de volontaires levés dans le Pays de Vaud. Le 13 janvier, ils étaient en effet devant Willmergen et même ils occupaient ce village, mais ils laissaient beaucoup à désirer au point de vue de la discipline. Ils allaient du reste montrer bientôt ce dont ils étaient capables. « Le 14 dit (c'est Spillmann qui raconte) quelques soldats de la collonelle étans sortis du camp sans ordre et de leur propre mouvement, allèrent reconoître du coté de Vohlen, dehors du village, près du quartier de ceux du pays de Vaud et tirèrent sur la sentinelle des Ennemis ; ce qui causa une grosse allarme ; Le General en prit information et fit mettre aux arrets les dits soldats qui avoient fait cela a contretems. Les Lucernois, croyans par là d'avoir été trahis, s'avancèrent dabord contre nous et attaquèrent brusquement a 3 heures du soir notre avantgarde qui étoit du Regiment de Renninguer ; Ils firent un grand feu sur nous, mais Ils tiroyent tous trop haut; Surquoy on fit avancer contre L'Ennemy les troupes qui étoient les plus avancées, savoir ceux d'Arau, de Broug, et quelques autres Regiments : et Nous repoussames Lennemy par deux fois ; bien qu'il fut posté avantageusement sur une hauteur. »

Dans cette attaque dont parle Spillman, les Vaudois furent précisément ceux qui furent frappés les premiers. C'étaient les bataillons de Lausanne, Morges, Yverdon, Vevey. Dans la déroute qui suivit, et dont Spillman raconte les diverses péripéties, les Vaudois s'efforcèrent de se rallier ; ils firent une vigoureuse résistance et ce ne fut pas sans peine que le drapeau de Cully, percé de balles

et souillé de sang, fut arraché aux mains de ses défenseurs pour être déposé ensuite à l'arsenal de Lucerne.

« Les Lucernois avoient deux avantages pour nous attaquer avec chaleur et pour nous vaincre ; L'un parce que nos troupes les plus avancées avoient été postées au commencement dans un endroit d'où elles ne pouvoient pas tirer sur les ennemis, ce qui nous obligea a nous retirer sur le coteau des vignes, L'ennemy croyant que nous avions pris la fuite, s'anima par là toujours plus, et nous poussa si vivement qu'il nous mit effectivement en déroute : Et l'autre parce que nos Canons étans fort éloignés de nous, nous ne pumes pas dabord nous en servir contr'eux : On nous en amena finalement deux avec beaucoup de peine et de lenteur, mais on n'en put faire que deux décharges, faute de poudre ; Les Ennemis s'hazarderent alors de venir a nous par un Chemin creux disposé d'une telle manière, que si nous avions bien pris nos mesures, nous aurions pu les arrêter et les assommer avec des batons, de tant plus qu'ils avoient encor une haye a passer pour nous joindre ; mais ayans vu la terreur et l'entière deroute de nos troupes, Ils s'avancèrent, et une partie des ennemis monta en courant sur le Coteau des Vignes, d'où Ils chassèrent nos gens, apres s'y estre veritablement bien défendu, Et l'autre partie dispersa et poursuivit le reste de nos gens Jusques sur nos frontières ; On sauva une partie du Canon qui étoit en deça du village, mais on abandonna l'autre partie dont on s'étoit servy contre l'ennemy, avec plusieurs caissons et la Chancelerie de l'armée, Plusieurs officiers se sauverent sous pretexte d'aller

querir de nouvelles troupes ; La nuit étant survenue, Les ennemis mirent le feu à 10 ou 12 maisons du village de Dottickon, apparemment afin de pouvoir tant mieux poursuivre nos gens à la faveur de la lueur de cet embrasement ; nous nous retirames du coté de Lentzbourg, la Ville fut toute remplie de monde, on n'y entendoit, de même qu'aux environs, que lamentations, et ce particulièrement à l'occasion des blessés, qui ne purent pas estre pancés, a cause de la confusion ; on ne sçait pas le nombre des blessés, nous perdîmes 500 hommes, en comptant ceux qui furent tués sur le champ de bataille et dans la fuite et ceux qui furent fait prisonniers et conduits a Lucerne et qui ensuite furent relachez. Nous combattimes pendant 3 heures avant que d'estre repoussez, dispersez et mis en déroute : Les Compagnies de l'Ergueur ont le plus souffert... Le Landemain, on fit publier au son du tambour, dans la Ville et aux environs de Lentzbourg, que ceux qui avoient perdu leurs armes dans la fuite, devoient aller au Chateau, pour y en recevoir d'autres ; Ce qui nous fit croire que nous remarcherions à L'Ennemy, qui s'y attendoit, puisqu'il laissa les Canons et les Caissons dans le camp, Jusques sur le midy, mais tout cela n'aboutit à rien ; on mit nos troupes aux environs de Lentzbourg et du Lac de Hallvil ou elles demeurerent tranquilles pendant 15 jours. »

Parmi les causes de la déroute des protestants, le bon Spillman cite, non sans quelque amertume bien justifiée, le fait incroyable que des troupes bernoises, ayant à leur tête leurs officiers, s'étaient bornées à être spectatrices du combat sous le vain prétexte qu'elles n'avaient pas reçu d'ordres. Spillman va

jusqu'à accuser de lâcheté une partie de ces troupes : « Mais, dit-il, le bruit d'une feuille les fit trembler et fuir. »

La défaite des protestants devait mettre fin à la guerre ; ce n'était pourtant pas encore la paix. Dans le but d'y arriver, « on fit, dit Spillman, une suspension d'armes et on convint de faire décider les différends à Baden par des juges neutres ; on en choisit 3 de Basle, et Monsieur le Landaman du Rode-Extérieur d'Appenzel, pour les Cantons évangéliques ; Et de Ceux de fribourg et de Soleure, pour les cantons catholiques ; Ils ne purent jamais convenir, parce que chaque parti accusait les Juges du parti opposé de partialité dans leurs Jugements ; C'est pourquoi les Choses en sont restées là Jusques à présent ; Il n'y a point eu de paix concluë, mais on s'en est tenu à la ditte suspension. »

Les troubles continuèrent encore quelque temps, sans que, toutefois, on en vînt de nouveau aux mains. Spillman vient de nous dire quelle fut l'issue de la Diète tenue à Baden le 13 février. Cependant il est probable que sa narration fut écrite aussitôt après ces événements et qu'elle était déjà rédigée avant la conclusion de la paix qui fut signée le 7 mars suivant. C'est ce qui expliquerait qu'il n'en ait pas fait mention.

Ainsi se termina cette première guerre de Willmergen. La seconde devait avoir une issue toute différente.

II

LA DEUXIÈME GUERRE DE WILLMERGEN

1712

La pièce que nous avons entre les mains, pièce

que nous avons tout lieu de croire inédite, n'est pas, comme la narration de Spillman, une description de la seconde bataille livrée devant Willmergen, mais la lettre d'un témoin également oculaire relative à un des épisodes qui ont marqué le cours de cette deuxième campagne. L'auteur s'appelait Gros, premier sergent dans la compagnie de Monsieur de Crassy (*sic*).

La lettre est adressée à la femme du dit sergent qui habitait Rolle. Mais, avant que d'utiliser ce petit document, il ne sera pas sans intérêt de mentionner sommairement les causes et les diverses péripéties de la seconde guerre qui devait de nouveau mettre aux prises des Confédérés protestants et catholiques.

Les premières années du XVIIIme siècle furent déjà marquées par de nouveaux troubles en Suisse. Les querelles politiques ne pouvaient manquer, -- vu la disposition générale des esprits, de dégénérer peu à peu en querelles religieuses. C'est aussi ce qui arriva. Tout devait amener la guerre et des deux côtés, Zurich et Berne de l'un, les cantons catholiques de l'autre, s'y préparèrent. Ce n'est pas que la paix ne comptât encore beaucoup de partisans parmi les Confédérés des deux communions, mais le parti de la guerre, décidé, ardent, l'emporta partout.

Telle était la situation de la Suisse au commencement de 1712.

Bientôt une armée bernoise forte de 20,000 hommes s'avance du côté de l'Argovie. Les cinq cantons catholiques mettent également leurs troupes en marche. Zurich avait formé quatre corps d'armée, mais les Bernois commencèrent d'abord les hostilités

pour se réunir bientôt aux Zurichois. Les forces combinées des deux cantons, formant un total de 8000 hommes, viennent camper, le 17 mai, sous les murs de Wyl et font le siège de cette ville. Les Vaudois constituaient l'effectif le plus considérable de cette petite armée. Bonnes troupes, ils avaient à leur tête le général Jean de Sacconay, seigneur de Bursinel, vieux capitaine des grandes guerres [1]. Le major Davel était son aide-de-camp. Et puisqu'il s'agit ici des Vaudois, citons quelques lignes de la lettre du sergent Gros. Elle est datée du camp devant Vill (*sic*) le 24 mai 1712. Nous laissons naturellement de côté les épanchements de tendresse auxquels se livre le brave sergent à l'égard de sa « chère femme », mais nous conserverons le style et l'orthographe. « Je vous diray donc que, loüé soit Dieu, nous sommes en bonne santé, mon fils et moy, et que nous avons supporté la fatigue du chemin et toute l'autre, sans blessure ni maladie, et nous avons toujours inspiré de la terreur à nos Ennemis partout où nous avons passé, ayant toujours eu l'honneur par dessus les autres troupes, nous étant fait distinguer par dessus les Allemands, car nous nous pouvons bien donner la gloire avec juste titre d'être les seuls qui ayent mieux fait leur devoir dans cette occasion : Je vous diray donc que nous sommes venus camper devant la ville de Vill où le Canon nous incommodoit fort, ce qui nous obligea de nous retirer à côté d'un bois pour y dresser notre Camp jusques à ce que nous eussions

[1] Le général de Sacconay avait quitté le service de la Hollande à la fin de 1705 et s'était retiré à Bursinel. Mais, au printemps de 1708, il était entré au service de Berne en qualité de général-major. Chef des milices du Pays-de-Vaud, il fut créé lieutenant-général en 1712.

dressé nos Batteries, ce qui s'executa avec beaucoup de vigilance ; et ensuite nous les saluâmes dans les formes, tellement que le Canon et la bombe les incommodoient si fort qu'ils furent obligés d'arborer le drapeau quand ils virent une dixaine de Maisons brûlées, et craignant que nous ne réduisissions la ville en cendre, ils demandèrent à capituler, ce qui leur fut accordé, et en même tems on leur fit prêter serment de fidélité. On leur accorda de prendre trois pièces de Canon, et le reste nous est resté qui est en nombre de 52, tant petites que grosses. Tout le reste de leur monde s'est retiré châcun dans sa Maison, avec promesse sermentale de ne point prendre les armes contre les deux louables Cantons de Zurich et de Berne. Nôtre Capitaine (qu'est M. de Crassier [1]) a eu l'honneur d'entrer le premier dans la ville avec la garde de son poste qui étoit le plus avancé, et ensuite monta la garde dans la ville. Je vous asseure que nos soldats ont très bien fait leur devoir et que nôtre fils s'est fort bien acquitté de son service n'ayant pas baissé la tête au siflement des boulets comme plusieurs braves de nos gens que je ne nomme pas, car j'étois témoin de fait étant dans la même ligne, c'est ce qui m'a fait beaucoup de plaisir, ne m'attendant pas a cela a cause de sa jeunesse. Enfin, Dieu soit loüé, quoyque nous ne nous attendions pas d'avoir la ville sitôt, je ne laisse pas d'être content, je l'aurois été davantage s'ils avoient voulu souffrir l'assaut, car on nous l'auroit laissée au pillage au lieu que nous n'avons pas ce que nous espérions. Je vous diray que nous decampons d'icy dans une heure pour aller du côté

[1] Il s'agit probablement ici de Paul Bernard d'Aubonne qui était à cette époque seigneur de Crassier.

de St-Gal pour les mettre à la raison, et sitôt que j'auroy quelque chose de nouveau qui en vaille la peine je vous en feray part. »

Viennent ici quelques salutations particulières que nous supprimons et la commission dont le brave sergent est chargé par son lieutenant, M. Vautier, pour un certain cousin Frederich qui doit « luy tenir quelques bouteilles de son bon vin prêtes pour quand nous nous en retournerons. » — Le sergent ne doute pas du succès et se voit déjà de retour dans ses foyers. Cependant la guerre est loin d'être terminée et M. Gros le sait bien : « Nous croyons d'aller du Côté de Constance : c'est pourquoy s'il n'y a rien de nouveau dans Pays, vous ne m'écrirés pas jusques à ce que nous ayons un endroit fixe, c'est ce que je vous prie, etc... » Et en Post-Scriptum : « J'espère que notre guerre sera bientôt finie. » Et ici encore des salutations pour arriver à ce détail : « Vous seaurés que Melingue est rendue ».

Mais il paraît que la lettre du sergent Gros n'était pas encore fermée quand l'auteur a eu à renseigner sa femme sur un nouvel épisode de la campagne. A la date du 26 mai, il écrit ce qui suit : « L'on vient de nous dire que les Lucernois avoyent perdu 600 hommes et que les nôtres y avoyent perdu 300 et qu'ils avoyent gagné 2 pièces de canon, et que la Compagnie de M. de Pailly avoit été bien délabrée[1]. Nous sommes arrivés ce soir à une petite lieüe de St-Gal, et nous partons demain pour aller achever de réduire tout le reste de ce Pays, sous l'obeyssance des deux Illustres Etats de Zurich et de Berne. Nous avons gagné aujourd'huy un drapeau et un

[1] M. de Pailly appartenait, si nous ne nous trompons, à la famille des nobles de Martines.

Etendard sur les Ennemis et une vingtaine de fusils : Il nous reste encore un Convent à gagner où il y a une forte garnison, bien retranchée, et beaucoup de vivres dans le Convent qui est sur une hauteur : j'espere pourtant qu'avec l'aide de Dieu, nous le mettrons a la raison aussi bien que le reste, et que nôtre campagne sera bientôt finie, — etc. »

Telle est la lettre du sergent Gros, plus propre, nous semble-t-il, à donner une idée de l'esprit qui animait les soldats protestants, et en particulier les Vaudois, qu'à renseigner sur les causes d'une guerre qui n'avait assurément rien de glorieux. Soumis à Leurs Excellences de Berne, les Vaudois combattaient vaillamment pour l'honneur de leurs maîtres, sans se préoccuper de ce qu'ils auraient pu envisager comme leur intérêt propre. L'abnégation était une de leurs vertus, d'autant plus remarquable qu'elle n'améliorait pas leur position.

Les événements qui ont signalé la suite de la guerre, à partir du jour où le sergent Gros écrivait à sa femme, ont eu plus d'importance que ceux qui les avaient précédés. Nous les rappellerons brièvement.

C'est sans doute à la sanglante affaire de Bremgarten (26 mai), où les Lucernois furent défaits par les Bernois que fait allusion la lettre ci-dessus.

Cette journée fut suivie du siège et de la capitulation de Baden. C'est alors que les cantons neutres firent un essai de médiation et qu'eut lieu dans ce but la Conférence d'Arau (18 juillet). Mais le pape Clément XI excitant les cantons catholiques à la guerre et soufflant le feu de la discorde par ses émissaires, Berne et Zurich se virent contraints à de nouveaux préparatifs de guerre. Les hostilités

ayant recommencé, les Bernois se présentèrent devant Mouri et devant Sins. C'est dans ce dernier endroit que les Vaudois campés dans le cimetière furent assaillis par les catholiques et firent une héroïque résistance. Soixante d'entre eux, commandés par Davel, réussirent à faire une trouée et à gagner les champs, mais le colonel Monnier, un vaillant officier vaudois, après s'être héroïquement défendu, fut blessé et fait prisonnier, tandis que nombre de ses compatriotes étaient massacrés à ses côtés [1].

L'armée bernoise, forte de 8000 hommes, se vit contrainte à reculer jusqu'à Willmergen, où elle se trouva en présence de 12,000 catholiques. C'est alors qu'eut lieu la seconde bataille de Willmergen (24 juillet), gagnée cette fois par les protestants. mais non sans des pertes sensibles [2]. Ce fut la plus sanglante bataille que se soient jamais livrée les Confédérés dans leurs dissensions religieuses. Elle ne devait malheureusement pas être la dernière et il était réservé à notre siècle d'assister encore à l'une de ces luttes fratricides.

A Willmergen, les pertes des Vaudois furent grandes. Au milieu d'eux se dressait la haute et

[1] Monnier était né à Grandson en 1660. Il était parvenu, dans le service étranger, au grade de colonel d'artillerie. Après la paix d'Aarau, il rentra au Pays de Vaud. Le Sénat de Berne lui conféra la petite bourgeoisie en récompense des services qu'il avait rendus dans la guerre de Willmergen. Ses compagnons d'armes l'avaient surnommé l'*Intrépide*.

[2] Le gain de la bataille fut dû essentiellement à l'habileté et à la bravoure du général de Sacconay. Admis par le Conseil souverain de Berne au nombre de ses membres, il obtint la bourgeoisie illimitée de la ville. Pourvu en 1722 du bailliage d'Oron, il se retira en 1728 à Lausanne, où il mourut l'année suivante.

noble figure de Davel qui s'y montra plein de force, de confiance et de coup d'œil militaire [1].

Chose curieuse ! le besoin de la paix se montra bientôt aussi vif que l'ardeur pour combattre s'était montrée véhémente. Une diète se rassembla à Aarau qui eut plus de résultat que celle qui, cinquante-six ans auparavant, s'était réunie après la première guerre de Willmergen ; et, le 15 août, la paix était signée avec plus de vérité et de sérieux que celle du 7 mars 1656.

J. Cart.

UNE LOGE MILITAIRE AU SIÈCLE DERNIER

LL. EE. de Berne, comme tous les gouvernements absolus, ne virent pas avec plaisir l'introduction de la franc-maçonnerie dans leurs Etats. Elles manifestèrent leur répugnance par divers édits, qui imposèrent aux pouvoirs maçonniques le silence le plus complet, sans arrêter toutefois leur activité. Il paraît cependant que, vers la fin du siècle dernier, au moment où les idées révolutionnaires commençaient à se répandre, et à devenir redoutables, on ferma les yeux sur les agissements de la confrérie. Autrement il nous serait difficile d'expliquer que l'on ait permis l'impression du document suivant : il date de 1791 et l'authenticité ne saurait en être contestée.

Tableau des frères qui composent la loge de la « Nouvelle Union », à l'Orient du régiment suisse bernois au service de S. M. Sarde, loge constituée et réunie au Directoire helvétique romand. Pour l'année 1791.

(Nous donnerons les noms des membres qui la composaient, et qui rappellent des familles bien connues dans nos contrées.)

Bergier d'Illens, Jean-Samuel, capitaine-lieutenant au régiment, natif de Lausanne en Suisse, âgé de 33 ans.
Tschiffely, premier lieut.-colonel au régim^t, natif de Berne.
d'Ernst, Fr^s, capit^e au régt., natif de Berne, âgé de 33 ans.

[1] A Willmergen, Davel enleva deux canons à l'ennemi. Après la guerre, il devint l'un des quatre majors du Pays-de-Vaud, avec une pension de 100 écus.